

Libretto

JACK LONDON

CROC-BLANC

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
STÉPHANE ROQUES

libretto

Titre original :
White Fang

© Libella, Paris, 2016, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-276-8

John Griffith Chaney, dit Jack London, est né en 1876 à San Francisco et connaît une enfance misérable qui le mène, dès quinze ans, à une vie d'errance. Marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, pillier d'huîtres, chasseur de phoques avant de devenir vagabond et de connaître la prison, il accumule les expériences et adhère au Socialist Labor Party en avril 1896. La ruée vers l'or du Klondike en 1897 le compte parmi les aventuriers, mais il sera rapatrié, atteint du scorbut, sans avoir fait fortune. C'est pourtant dans le Grand Nord canadien qu'il trouve ses premières sources d'inspiration et que, la mémoire pleine de souvenirs épiques, il se lance dans l'écriture en rédigeant des nouvelles pour les grands magazines. *Le Fils du Loup*, son premier recueil de nouvelles, paraît en 1900. Le véritable succès arrive pourtant avec *L'Appel sauvage* (aussi appelé *L'Appel de la forêt*) en 1903. *Croc-Blanc* sort en 1905 et sera à nouveau un énorme succès d'édition. Repris par sa soif d'aventures, désormais financièrement à l'aise, Jack London fait construire un bateau ultramoderne, le *Snark*, et entreprend à son bord un voyage autour du monde. Malade, obligé de s'arrêter en Australie en 1908, il rentre en Amérique sans avoir réalisé son projet et s'occupe alors de son ranch tout en continuant à militer. Atteint de maladies multiples, buvant trop, sa santé déclinant, il séjourne plusieurs mois à Hawaii et décède le 22 novembre 1916 à l'âge de quarante ans.

Stéphane Roques salue la mémoire du « parfait magicien ès lettres »
et traductions, son maître et ami Jean-Pierre Carasso.

Note de l'éditeur

Texte mythique et universel paru pour la première fois aux États-Unis en 1906, *Croc-Blanc* est entré dans la légende au même titre que *Moby Dick*, de Herman Melville¹. Ouvrage maintes fois adapté pour le cinéma, la traduction de Stéphane Roques, qui vous est ici livrée, dépoussière les dialogues tout en restituant une langue beaucoup plus nerveuse.

Conçu par Jack London comme un écho à *L'Appel sauvage*² publié trois ans auparavant, *Croc-Blanc* n'est plus dans cette version cet ouvrage que l'on cantonne aux rayons des livres jeunesse, mais un texte intergénérationnel qui n'a jamais mieux parlé de la nature humaine qu'en mettant en scène un animal, en l'occurrence un jeune chien-loup, qui apprend à survivre dans ce paysage glacé et sauvage qu'est le Grand Nord.

Il sera recueilli par des Indiens qui lui donneront son nom : Croc-Blanc. Il découvre alors, auprès de ces hommes, la chaleur et la quiétude... mais aussi le goût du sang. Racheté par un homme blanc sans foi ni loi, il deviendra chien de combat et éprouvera un sentiment inconnu de lui jusqu'alors : la haine. Après bien des épreuves, il connaîtra un nouveau maître qui le sauvera de son enfer.

1. Libretto n° 245.

2. Libretto n° 137.

Jack London, tête brûlée éprise de liberté, a connu une enfance misérable et une vie d'errance qui le mena dans les premiers temps à exercer bien des métiers et connaître bien des vies. Né en 1876 à San Francisco, il fut tour à tour marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, pillier d'huîtres, chasseur de phoques, mais également militant du parti socialiste américain tout en prônant un individualisme forcené. Cet homme boulimique, véritable force de la nature – mort prématurément à quarante ans en 1916 –, est surtout l'un des plus grands romanciers et nouvellistes américains.

Passée à la postérité, son œuvre a frayé avec les thèmes les plus variés : le Grand Nord, le maritime, l'intime, le politique et même le fantastique... et ce n'est seulement que sur dix-sept années, entre 1900 et 1917, que furent publiés tous ses livres.

PREMIÈRE PARTIE
LA NATURE SAUVAGE

La piste de la viande

Une sombre forêt de sapins enserrait d'une étreinte maussade le cours d'eau gelé. Les arbres avaient été dépouillés par un coup de vent récent de la couche de givre qui les blanchissait et semblaient s'incliner les uns vers les autres, noirs et menaçants, dans la lumière blafarde. Un vaste silence régnait sur le paysage. Le paysage lui-même n'était que désolation, sans vie, sans le moindre mouvement, si solitaire et glacé que le sentiment qui s'en dégagait n'était même pas la tristesse. Quelque chose en lui laissait pressentir un rire, mais un rire plus terrible qu'aucune tristesse – un rire aussi vide de joie que le sourire du Sphinx, un rire froid comme le givre et teinté de ce qu'il y a de sinistre dans l'inaffabilité. C'était l'incommunicable et magistrale sagesse de l'éternité riant de la futilité de la vie et de son effort. C'était la Nature inexplorée, sauvage, la Nature au cœur glacé des territoires du Nord.

Elle était là pourtant, la vie, lancée comme un défi à travers l'immensité. Au long du cours d'eau gelé peinait un attelage de chiens-loups. Leur pelage hérissé était blanchi de givre. Leur haleine gelait dans l'air au sortir de leur gueule, formant de petits plumets d'écume vaporeuse qui se déposaient sur les poils de leur fourrure où ils se muaient en cristaux de glace. Les chiens étaient harnachés de cuir et attelés par des traits à un traîneau qu'ils tiraient derrière eux. Le traîneau n'avait pas de patins. Il était fait de robuste écorce de

bouleau et reposait de toute sa surface sur la neige. L'avant était relevé en arc de cercle de manière à tasser et à refouler la neige molle qui se soulevait telle une vague devant lui. Sur le traîneau, solidement ficelée, il y avait une boîte longue et étroite. Il y avait aussi quelques objets – des couvertures, une hache, et encore une cafetière et une poêle à frire ; mais ce qui s'imposait à la vue, occupant presque tout l'espace, c'était la boîte longue et étroite.

Précédant les chiens, chaussé de larges raquettes, un homme avançait péniblement. À l'arrière du traîneau s'échinait un deuxième homme. Dans la caisse gisait un troisième, qui avait fini de s'échiner – un homme que la Nature sauvage avait vaincu et sur lequel elle avait fait pleuvoir les coups jusqu'à ce qu'il ne puisse plus jamais se mouvoir ni se débattre. Car elle n'a pas le goût du mouvement. La vie lui porte atteinte, parce que la vie est mouvement et que la Nature cherche toujours à détruire le mouvement. Elle fait geler l'eau pour l'empêcher de couler jusqu'à la mer ; elle chasse la sève hors des arbres afin de les geler jusqu'au cœur de leur masse imposante ; et avec la plus terrible férocité, elle s'acharne contre l'homme pour l'écraser et le soumettre – lui qui est la plus turbulente des formes de vie, en perpétuelle révolte contre la loi édictant que tout mouvement doit inévitablement aboutir à la cessation du mouvement.

Mais ouvrant et fermant la marche, impavides et indomptables, s'échinaient les deux hommes qui n'étaient pas encore morts. Leur corps était couvert de fourrure et de cuir souple. Cils et joues et lèvres accrochaient tant de cristaux de leur haleine gelée que leurs deux visages n'étaient pas discernables. Cela leur conférait des allures de masques fantomatiques, croque-morts d'un monde spectral officiant aux obsèques d'on ne sait quel fantôme. Mais sous tout cela, c'étaient des hommes, s'enfonçant en cette contrée de désolation, de dérision et de silence, infimes aventuriers aux

prises avec une aventure colossale, affrontant la puissance d'un monde aussi lointain, aussi étranger et inerte que les abîmes de l'espace.

Ils allaient sans parler, préservant leur souffle pour le travail de leur corps. Partout alentour c'était le silence, les enserrant d'une présence tangible. Il affectait leur esprit comme la pression de plusieurs atmosphères affecte en eau profonde le corps du plongeur. Il les écrasait du poids de son immensité sans fin et de son règne inaltérable. Il les écrasait jusqu'aux derniers recoins de leur esprit, extrayant d'eux, comme un pressoir le jus du raisin, toutes les fausses ardeurs, les fausses exaltations et l'estime surévaluée que l'âme humaine a pour elle-même, les contraignant à percevoir enfin leur finitude et leur petitesse, atomes et gouttelettes qu'ils étaient, se mouvant avec de pauvres ruses et une piètre sagesse dans le vaste remuement et les interactions des forces et des éléments aveugles.

Une heure passa, puis une deuxième. La lumière pâle du bref jour sans soleil commençait à décliner, quand un hurlement assourdi par la distance s'éleva dans l'air immobile. Il surgit et monta vif comme l'éclair, s'infléchit avant d'atteindre sa note la plus aiguë, qu'il maintint, palpitante et tendue, avant de s'éteindre peu à peu. On aurait cru le gémissement de quelque âme égarée, s'il ne s'y était mêlé une certaine férocité triste, quelque chose d'affamé et d'avidé. L'homme qui allait devant tourna la tête jusqu'à ce que son regard rencontre celui de l'homme qui fermait la marche. Alors, de part et d'autre de l'étroite caisse oblongue, ils échangèrent un signe de tête.

Un second hurlement monta, strident, perçant le silence comme une aiguille. Les deux hommes repérèrent la provenance du son. C'était quelque part en arrière, dans l'étendue de neige qu'ils venaient de traverser. Un troisième hurlement y répondit, en arrière lui aussi et à la gauche du second.

– C'est nous qu'y traquent, Bill, dit l'homme de devant.

Sa voix était rauque avec quelque chose d'irréel, et il avait parlé au prix d'un effort manifeste.

– Y a guère de viande, répondit son camarade. Ça fait des jours que j'ai pas vu trace de lapin.

Après quoi ils ne dirent plus rien, mais ils dressaient l'oreille, guettant les hurlements de chasse qui continuaient à s'élever derrière eux.

Quand l'obscurité s'abattit, ils menèrent les chiens dans un bosquet de sapins au bord du cours d'eau et dressèrent le camp. Le cercueil, près du feu, leur servait de siège et de table. Les chiens, blottis ensemble de l'autre côté du feu, se chamaillaient avec force grognements mais sans montrer la moindre envie de s'éloigner pour s'aventurer dans l'obscurité.

– M'est avis, Henry, que c'est pas ordinaire qu'y restent si près du feu, fut le commentaire de Bill.

Henry, accroupi au-dessus du feu pour caler la cafetière avec un morceau de glace, approuva de la tête, mais ne dit pas un mot avant d'être revenu s'asseoir sur le cercueil pour commencer à manger.

– Y savent bien que là y risquent rien, dit-il. Y z'aiment mieux bouffer que de se faire bouffer. Elles sont futées, ces bêtes-là.

Bill secoua la tête.

– Bah, je m'demande.

Son camarade lui lança un regard de curiosité.

– C'est bien la première fois que je t'entends dire qu'ils sont pas futés.

– Dis voir, Henry, fit l'autre mastiquant posément les haricots qu'il mangeait, t'as pas vu par hasard comment que les chiens s'agitaient quand je leur ai filé à bouffer?

– Y z'ont fait plus de raffut que d'habitude, c'est vrai, reconnut Henry.

– Combien qu'on a de chiens, hein, Henry?

– Six.

– Ben, figure-toi... – Bill s’interrompt un instant afin que ses paroles se chargent de plus de sens. Je disais donc qu’on a six chiens. J’ai pris six poissons dans le sac. J’ai filé un poisson à chaque chien et y m’en a manqué un.

– T’avais mal compté.

– On a six chiens, réitéra l’autre d’un ton neutre. J’ai pris six poissons. N’a-qu’une-oreille a pas eu de poisson. Je suis retourné après en prendre un dans le sac pour y donner son poisson.

– On a que six chiens, dit Henry.

– Est-ce que j’ai dit que c’était tout des chiens? poursuivit Bill, mais y en a sept qu’ont eu un poisson.

Henry cessa de manger pour regarder de l’autre côté du feu de camp et compter les chiens.

– Y en a que six pour l’heure, dit-il.

– J’ai vu l’autre filer au galop dans la neige, déclara Bill avec une tranquille assurance. J’en ai vu sept.

Son camarade lui lança un regard apitoyé et dit :

– J’ai sacrément envie qu’on arrive, y serait temps.

– Qu’est-ce que ça veut dire, ça? voulut savoir Bill.

– Ça veut dire que not’ colis commence à t’porter sur les nerfs et que tu t’mets à avoir des visions.

– J’y ai pensé, répondit gravement Bill. Alors quand je l’ai vu filer dans la neige, chuis allé regarder et j’ai vu les traces, là, j’ai compté les chiens et y en avait encore six. Les traces y sont, dans la neige, à l’heure qu’il est. Tu veux y aller? Je te les ferai voir.

Henry ne répondit pas, mais continua de mastiquer en silence; puis, le repas fini, il le fit descendre d’un dernier quart de café. Il s’essuya la bouche d’un revers de la main et dit :

– Alors tu penses que ce serait...

Un long hurlement plaintif, d’une tristesse féroce, venu de quelque part dans les ténèbres, l’avait interrompu. Il demeura

l'oreille tendue, puis finit sa phrase avec un geste de la main en direction du hurlement, « un de ceux-là ? »

Bill fit oui de la tête.

– C'est ce que je préfère penser, et de très loin, plutôt qu'aut' chose. T'as dit toi-même que t'avais remarqué le raffut des chiens.

Hurlement après hurlement, appels et réponses muaien le silence en une cacophonie démentielle. De toutes parts les hurlements s'élevaient et les chiens trahissaient leur peur en se blottissant les uns contre les autres et si près du feu qu'ils en avaient le poil roussi par sa chaleur. Bill rajouta du bois avant d'allumer sa pipe.

– Et moi je pense que tu commences à te décourager, dit Henry.

– Écoute... – il suçota pendant quelque temps sa pipe d'un air méditatif avant de poursuivre : Tu sais, je me disais qu'il a sacrément plus de veine qu'on en aura jamais toi et moi.

Et d'un geste du pouce vers le bas, il indiqua la troisième personne dans la caisse sur laquelle ils étaient assis.

– Toi et moi, quand on cassera notre pipe, Henry, on aura déjà de la veine si on a assez de pierres par-dessus nos carcasses pour que les chiens nous bouffent pas.

– Mais c'est qu'on a pas de famille et d'argent ni tout le reste comme lui, renchérit l'autre. Des funérailles sur un aussi long parcours, c'est pas un luxe qu'on aurait vraiment les moyens de s'offrir toi et moi.

– Ce qui me dépasse, tu sais, c'est ce qu'un bonhomme comme celui-là, qu'est un aristo d'un genre ou d'un autre dans son pays et qu'a jamais eu à s'en faire pour trouver de la bouffe et des couvertures, avait besoin de v'nir traîner ses guêtres dans c'te fin fond du bout du monde oublié de Dieu... c'est ça qui m'dépasse.

– Il aurait pu vivre peinarde jusqu'à un âge avancé s'il était resté chez lui, conclut Henry.

Bill ouvrit la bouche pour parler, mais se ravisa. Il choisit plutôt de pointer du doigt les ténèbres qui les enserraient de toutes parts comme un mur. On ne distinguait nulle ébauche de forme dans le noir complet ; on voyait seulement une paire d'yeux qui luisaient comme des braises. Henry en indiqua d'un mouvement de tête une deuxième puis une troisième paire. Un cercle de regards luisants s'était formé autour de leur campement. De temps à autre, une paire d'yeux se déplaçait, ou disparaissait pour réapparaître quelques instants plus tard.

L'agitation anxieuse des chiens avait augmenté et ils se précipitèrent, pris d'une soudaine panique, de l'autre côté du feu où ils s'aplatirent en rampant autour des jambes des deux hommes. Dans la bousculade, un des chiens avait été renversé au bord du feu et avait glapi de frayeur et de douleur tandis que l'odeur de son pelage roussi emplissait l'air. Tout ce remue-ménage causa pendant quelques instants des mouvements frénétiques dans le cercle d'yeux, qui recula même un peu, mais se reforma à mesure que les chiens se calmaient.

– C'est vraiment pas de bol d'être à court de munitions, Henry.

Bill avait fini sa pipe et aidait son compagnon à installer leur couche de fourrure et de couvertures par-dessus les branches de sapin qu'il avait étalées sur la neige avant le repas. Henry grogna et entreprit de délayer ses mocassins montants.

– Combien de cartouches t'as dit qu'y te restait ? demanda-t-il.

– Trois, répondit l'autre.

– Ah, si seulement j'en avais trois cents. C'est là que j'leur ferais voir, tiens, à ces salopards !

Et, plein de colère, il agita le poing en direction des yeux brillants puis rangea soigneusement ses mocassins en sûreté devant le feu.

– Et si seulement ce coup de froid pouvait s’arrêter, poursuivit-il. Ça fait deux semaines à présent que le thermomètre reste à moins quarante. Et si seulement j’avais pas commencé cette expédition. J’aime pas la tournure que ça prend. J’ai comme un mauvais pressentiment, pour ainsi dire. Et tant qu’on est dans les souhaits, je voudrais que ce voyage soye fini et qu’on en soye débarrassé et qu’on aille s’asseoir tous les deux peinars au coin du feu à Fort McGurry. Ah oui, si seulement on pouvait être là-bas en train de jouer aux cartes

– V’là c’que j’voudrais.

Henry grogna et se glissa sous la couverture. Alors qu’il s’assoupissait, la voix de son camarade le tira du sommeil.

– Dis voir, Henry, l’autre, là, qu’est venu piquer un poisson, pourquoi que les chiens y ont pas sauté dessus? C’est ça qui m’t racasse.

– Tu te racasses trop, Bill, répondit l’autre d’une voix ensommeillée. Je t’avais encore jamais vu comme ça. Ferme-la donc et dors et tu seras en pleine forme demain matin. T’as des aigreurs d’estomac, c’est ça qui te racasse.

Les deux hommes s’endormirent, le souffle lourd, côte à côte sous l’unique couverture. Le feu se consuma et les yeux luisants resserrèrent leur cercle autour du campement. Les chiens se blottissaient craintivement les uns contre les autres avec de temps en temps un grondement menaçant quand une paire d’yeux se rapprochait. Ils firent soudain un tel vacarme que Bill se réveilla. Il sortit de la couche en faisant attention à ne pas troubler le sommeil de son camarade et remit du bois sur le feu. Quand les flammes commencèrent à monter, le cercle de regards s’éloigna. Le regard de Bill tomba par hasard sur les chiens blottis les uns contre les autres. Il se frotta les yeux et les examina plus attentivement, puis il se glissa de nouveau dans la couche.

– Henry, fit-il. Eh, Henry.

Ce dernier geignit en passant du sommeil à la veille et demanda :

– Quoi encore ?

– Rien, rien, lui répondit-on ; sauf qu’y sont sept de nouveau. Je viens de les compter.

Henry salua cette information d’un grognement qui se mua peu à peu en ronflement tandis qu’il dérivait dans le sommeil.

Au matin, ce fut Henry qui s’éveilla le premier et tira son compagnon du lit. Le jour ne se lèverait pas avant trois autres heures alors qu’il était déjà six heures, et dans cette obscurité Henry s’occupa du déjeuner tandis que Bill roulait les couvertures et préparait le traîneau pour l’atteler.

– Au fait, Henry, demanda-t-il soudain. Combien de chiens t’as dit qu’on avait ?

– Six.

– Erreur, triompha Bill.

– Sept de nouveau ? s’enquit Henry.

– Non, cinq ; y en a un qu’a disparu.

– Sacrédié ! s’écria Henry furieux, abandonnant la poêle à frire pour venir compter les chiens.

– T’as raison, Bill, conclut-il. Gros Lard a disparu.

– Et j’aime mieux te dire qu’il a filé comme l’éclair. J’arrivais à peine à le voir.

– Il avait pas une chance, conclut Henry. Ils l’ont avalé tout vivant. Je parie qu’y jappait encore en leur descendant dans l’estomac, à ces salopards !

– Ce chien, il a toujours été idiot, dit Bill.

– Mais même un chien idiot devrait pas être assez idiot pour aller se suicider comme ça.

Il passa en revue le reste de la meute d’un œil inquisiteur qui saisissait sur-le-champ les traits saillants de chacun des animaux.

– Je parie qu’aucun des autres ferait une chose pareille.

– Même à coups de bâton t'arriverais pas à les éloigner du feu, renchérit Bill. J'ai toujours trouvé qu'y tournait pas rond Gros Lard, d'ailleurs.

Telle fut l'épitaphe d'un chien mort sur la piste des territoires du Nord – moins concise que celle de plus d'un chien, ou de bien des hommes.

II

La louve

Une fois le déjeuner avalé et le matériel rudimentaire du campement ficelé au traîneau, les hommes tournèrent le dos aux joyeuses lueurs de leur feu pour se lancer dans l'obscurité. Aussitôt montèrent ces hurlements d'une tristesse féroce – hurlements qui traversaient l'obscurité et le froid comme autant d'appels et de réponses. La conversation cessa. Le jour se leva à neuf heures. À midi, le ciel se teinta d'un rose plus chaleureux vers le sud, marquant l'endroit où la masse de la terre s'interposait entre le soleil à son zénith et le monde du Grand Nord. Mais la couleur rose s'estompa rapidement. La lumière grise du jour demeura jusqu'à trois heures, avant de s'estomper elle aussi, et le linceul de la nuit arctique s'abattit sur la terre désolée et silencieuse.

Avec l'obscurité, les hurlements de la traque, à gauche, à droite et en arrière, se rapprochèrent – si près que plus d'une fois des ondes de peur parcoururent l'attelage des chiens au travail, les jetant dans de brefs accès de panique désordonnée. À la fin d'un de ces accès, quand Henry et lui eurent réussi à remettre les chiens dans les traces, Bill dit :

– Si seulement y trouvaient du gibier quelque part, ça les occuperait et y nous ficheraient la paix.

– C'est vrai qu'y tapent sur les nerfs que c'en est horrible, compatit Henry.

Ils ne dirent plus un mot jusqu'à avoir dressé le camp de

nouveau. Henry était courbé sur la casserole où bouillaient les haricots pour y ajouter de la glace, quand il sursauta, surpris par le bruit sourd d'un coup accompagné d'une exclamation de Bill et d'un grand glapissement de douleur surgi d'entre les chiens. Il se redressa à temps pour apercevoir une vague forme qui traversait l'étendue neigeuse et se réfugiait dans l'obscurité. Puis il vit Bill, debout au milieu des chiens, mi-triomphant, mi-dépité, un gros bâton dans une main, dans l'autre la queue et un morceau de saumon séché au soleil.

– J'en ai sauvé qu'une moitié, déclara-t-il, mais ça m'a pas empêché de lui filer un bon coup. Tu l'as entendu gueuler ?

– De quoi qu'il avait l'air ? demanda Henry.

– J'ai pas vu. Mais il avait quatre pattes et une gueule et des poils comme n'importe quel chien.

– Pour moi, ça doit être un loup apprivoisé.

– Sacrement apprivoisé, en tout cas, pour venir ici à l'heure de la bouffe se farcir un poisson.

Cette nuit-là, quand le souper fut fini et que, assis sur la caisse oblongue, ils fumaient la pipe, le cercle des yeux de braises s'approcha encore plus près qu'avant.

– Si seulement y pouvaient débusquer une bande d'élangs, je sais pas moi, et décaniller et nous fiche la paix, dit Bill.

Henry poussa un grognement où n'entrait pas que de la sympathie et pendant un quart d'heure, tous deux gardèrent le silence, Henry regardant fixement le feu et Bill le cercle d'yeux qui brillaient dans les ténèbres juste au-delà de la lueur des flammes.

– Si seulement on pouvait être rendus à McGurry, là tout de suite, reprit Bill.

– Ferme-la avec tes si seulement et arrête de pleurnicher, se récria Henry dans une explosion de colère. T'as des aigreurs d'estomac. V'là c'qui te tourmente. Prends une cuillère de bicarbonate, ça te fera un apaisement miraculeux et ta compagnie deviendra plus agréable.

Au matin, Henry fut réveillé par le chapelet de jurons passionnés qu'égrenait la bouche de Bill. Il se dressa sur un coude pour regarder et vit son camarade debout au milieu des chiens à côté d'un feu rechargé en bois, les bras levés au ciel, les traits déformés par la colère.

– Eh là ! fit Henry. Qu'est-ce qui se passe encore ?

– Grenouille a disparu, répondit l'autre.

– Non.

– J'te dis qu'si.

Henry sortit de sa couche et d'un bond rejoignit les chiens. Il les compta soigneusement et ajouta sa voix à celle de son coéquipier dans ses imprécations contre les forces de la Nature sauvage qui leur avait volé un deuxième chien.

– Grenouille était le plus robuste de la bande, finit par déclarer Bill.

– Et c'était pas un chien idiot, lui, ajouta Henry.

Ainsi fut prononcée la deuxième épitaphe en deux jours.

Après un déjeuner lugubre, ils harnachèrent et attelèrent au traîneau les quatre chiens restants. La journée fut une répétition de celles qui l'avaient précédée. Les hommes progressaient péniblement, sans un mot, au milieu de ce monde glacé. Le silence n'était rompu que par les hurlements de leurs poursuivants, qui les talonnaient comme une arrière-garde invisible. Quand vint la nuit, au milieu de l'après-midi, les hurlements se rapprochèrent, leurs poursuivants s'enhardissant comme ils en avaient l'habitude ; et les chiens, de plus en plus agités et effrayés, se rendirent coupables d'accès de panique qui emmêlèrent leurs traits de cuir, ajoutant encore à l'abattement des deux hommes.

– Voilà, comme ça vous êtes parés, stupides créatures, dit Bill avec satisfaction ce soir-là, en se redressant une fois sa tâche accomplie.

Henry abandonna sa gamelle pour venir voir. Non content d'avoir attaché les chiens, son équipier les avait attachés à

l'indienne, avec des bâtons. Autour du cou de chaque chien, il avait noué une lanière de cuir. À celle-ci, si près du cou que le chien ne pouvait y planter les crocs, il avait attaché un gros bâton d'un mètre à un mètre cinquante de long. Une extrémité de chaque bâton était liée par une autre lanière à un pieu fiché dans le sol. À l'autre extrémité, le chien ne pouvait mâchonner la lanière et le bâton l'empêchait d'atteindre le cuir qui liait le bâton au pieu.

Henry approuva de la tête.

– C'est la seule méthode qui puisse retenir N'a-qu'une-oreille, dit-il. Il est capable de trancher le cuir d'un coup de dent comme un couteau et presque aussi vite. Y sera encore là demain matin comme une fleur, c'est garanti.

– C'est sûr, tu peux y aller, affirma Bill. Tiens, s'il en manque un, je me priverai de café.

– Y savent bien qu'on a pas de munitions pour leur tirer dessus, fit remarquer Henry à l'heure du coucher, avec un geste vers le cercle d'yeux luisants qui se refermait sur eux. Si on pouvait leur balancer une ou deux giclées de plomb, ça les tiendrait en respect. Y se rapprochent un peu plus chaque soir. Protège-toi les yeux de la lumière du feu et regarde un bon coup là ! Tu l'as vu celui-là !

Les deux hommes s'amuserent quelque temps à suivre du regard les formes vagues qui remuaient à la limite de la lumière du feu. En se concentrant pour fixer l'endroit où une paire d'yeux brûlait dans l'obscurité, ils parvenaient à distinguer peu à peu les contours de l'animal et même par moments à en suivre les déplacements.

Un bruit venant des chiens attira leur attention. N'a-qu'une-oreille poussait une série de petits gémissements avides et rapides, tirant de toute la longueur de son bâton vers les ténèbres, cessant de temps à autre pour se retourner vers le bâton et l'attaquer frénétiquement à coups de crocs.

– Regarde-moi ça, Bill, chuchota Henry.

Tout entier dans la lumière du feu, un animal aux allures de chien s'avancait de biais, furtif, le dos arrondi. Il se dplacait avec un mélange de méfiance et d'audace, observant prudemment les hommes, son attention fixée sur les chiens. N'a-qu'une-oreille tirait sur toute la longueur du béton en direction de l'intrus avec des gémissements avides.

– Cet imbécile de N'a-qu'une-oreille a pas l'air d'avoir trop peur, dit Bill à voix basse.

– C'est une louve, répliqua Henry dans un murmure, a explique tout pour Gros Lard et Grenouille. Elle sert d'appât pour la meute. Elle attire le chien derrière elle et tous les autres lui tombent dessus pour le bouffer.

Le feu craqua. Une bche se fendit dans un crépitement sonore. À ce bruit, la drôle de bête disparut d'un bond dans les ténèbres.

– Tu sais, Henry, quand j'y pense, commença Bill.

– Eh ben quoi, quand t'y penses?

– Eh ben, je pense que c'est à celle-là que j'ai flanqué un coup de gourdin.

– a fait pas le moindre doute, fut la réponse de Henry.

– Et là, je dois ajouter une remarque, poursuivit Bill, comme quoi la familiarité de ce bestiau avec les feux de camp a quelque chose de douteux et même d'immoral.

– Y a pas de doute qu'elle en sait plus qu'il conviendrait à une louve qui se respecte, décréta Henry. Une louve qu'en sait assez pour venir avec les chiens à l'heure de la bouffe doit avoir eu des expériences.

– Le vieux Villan avait un chien autrefois qui avait filé avec les loups, poursuivit Bill réfléchissant à haute voix. Je suis bien placé pour le savoir, c'est moi qui l'ai abattu quand je l'ai eu repéré dans la meute dans un pâturage à élans là-bas du côté de Little Stick. Et le vieux Villan pleurait comme un petit enfant. a faisait trois ans qu'il l'avait pas vu, qu'il a dit. Il avait passé tout ce temps-là avec les loups.

– C'est toi qu'as mis dans le mille. Ce loup est un chien et il a dû bien souvent se nourrir de poisson distribué de main d'homme.

– Et si l'occasion se présente, c'te loup qu'est un chien sera plus que de la viande, annonça Bill. On peut pas se permettre de perdre encore des chiens.

– Mais t'as que trois cartouches, objecta Henry.

– J'attendrai le temps qu'il faudra pour avoir une cible que je peux pas manquer, répliqua l'autre.

Au matin, Henry ranima le feu et prépara le déjeuner avec pour accompagnement les ronflements de son coéquipier.

– T'avais l'air si bien pendant que tu dormais, lui dit Henry en le tirant du lit pour le déjeuner, que j'ai pas eu le cœur de te réveiller.

Encore ensommeillé, Bill se mit à manger. Il remarqua que son quart était vide et tendit la main vers la cafetière. Mais elle était hors de portée à côté de Henry.

– Dis voir, Henry, fit-il, taquin. T'aurais pas oublié que'que chose, par hasard ?

Henry prit le temps d'inspecter les alentours avec beaucoup d'application et secoua la tête. Bill brandit son quart vide.

– Tu devras te passer de café, annonça-t-il.

– Y nous en reste plus ? demanda anxieusement Bill.

– T'y es pas.

– Tu crois pas vraiment que ça me ferait mal à l'estomac ?

– T'y es pas.

Sous l'effet de la colère, le sang monta au visage de Bill.

– Ben alors, j'aimerais bien que tu m'expliques, s'il te plaît !

– Bolide est plus là, répondit Henry.

Sans hâte, avec l'air de celui qui s'est résigné à son infortune, Bill tourna la tête et, sans se déplacer, compta les chiens.

– Comment qu'ça s'est passé ? demanda-t-il d'une voix morne.

Henry haussa les épaules.

– Je sais pas. À moins qu’N’a-qu’une-oreille y ait coupé sa longe en la mâchonnant. En tout cas, il a pas pu le faire lui-même, ça c’est sûr.

– Maudit cabot.

Bill parlait lentement, d’un ton grave, sans rien laisser transparaître de la colère qui faisait rage en lui.

– Comme il arrivait pas à se libérer lui-même, il a libéré Bolide.

– Bah, les ennuis de Bolide sont derrière lui en tout cas, m’est avis qu’il est déjà digéré à l’heure qu’il est et qu’y voit du pays dans le bide à une vingtaine de loups.

Telle fut l’oraison que Henry prononça après la perte de ce nouveau chien.

– Bois ton café, va.

Mais Bill secoua la tête.

– Allez, quoi, insista Henry, soulevant la cafetière.

D’un geste du bras Bill éloigna son quart.

– Alors là, ça me ferait mal. J’ai dit que je me priverais de café si un chien manquait à l’appel, et je vais me priver de café.

– Il est rudement bon, dit Henry, tentateur.

Mais Bill était têtu et avala son déjeuner sans boisson, l’arrosant seulement de jurons marmonnés contre N’a-qu’une-oreille pour le tour qu’il avait joué.

– Je les attacherai hors de portée les uns des autres ce soir, dit-il quand ils reprirent la piste.

Ils n’avaient guère parcouru plus d’une centaine de mètres quand Henry, qui allait devant, se baissa pour ramasser quelque chose contre quoi sa raquette avait buté. L’obscurité l’empêchait de voir, mais il reconnut l’objet au toucher. Il le lança en arrière, de sorte qu’il heurta le traîneau sur lequel il rebondit plusieurs fois jusqu’aux raquettes de Bill.

– Pt-êt’ que tu pourras te servir de ça, alors, dit Henry.

Bill se récria. C'était tout ce qu'il restait de Bolide – le bâton dont il s'était servi pour l'attacher.

– Ils l'ont entièrement bouffé avec la peau et tout, déclara-t-il. Le bâton est nettoyé à fond. Y zont bouffé le cuir qu'était aux deux bouts. Y zont sacrément faim, Henry, et c'est toi et moi qu'y vont mettre au menu avant la fin du voyage.

Henry eut un rire de défi.

– C'est la première fois que je suis traqué comme ça par des loups, mais je suis souvent passé par bien plus grave et j'en suis sorti sain et sauf. C'est pas une poignée de ces sales bêtes qui viendra à bout de ton serviteur, mon petit Bill.

– Va savoir, va savoir, marmonna sombrement Bill.

– Justement, tu le sauras quand on sera rentrés à Fort McGurry.

– Ça se peut, mais je déborde pas d'enthousiasme, insista Bill.

– T'as le teint cireux, ça montre ce qui va pas chez toi, diagnostiqua Henry. Ce qu'y te faut c'est de la quinine et je t'en ferai avaler une bonne dose sitôt qu'on sera à McGurry.

Bill exprima d'un grognement son désaccord avec ce diagnostic et garda le silence. C'était une journée comme toutes les autres. La lumière se fit à neuf heures. À midi, l'horizon se réchauffa au sud sous les rayons d'un soleil invisible ; puis l'après-midi s'installa pour trois heures, grise et glaciale, avant de se fondre dans la nuit.

Juste après les efforts inutiles du soleil pour se montrer, Bill sortit la carabine en la faisant glisser sous les courroies qui la fixaient au traîneau et dit :

– Continue comme ça, Henry, moi, je vais tâcher de voir si j'arrive à voir que'que chose.

– Tu ferais mieux de pas t'éloigner du traîneau, protesta Henry. T'as seulement trois cartouches et on peut pas savoir ce qu'y risque d'arriver.

– C'est ton tour de pleurnicher, fit Bill triomphant.

Henry ne répliqua pas et poursuivit sa marche, mais il jetait de fréquents coups d'œil anxieux en arrière, scrutant la solitude grise dans laquelle son compagnon avait disparu. Une heure plus tard, mettant à profit les raccourcis qu'offraient certaines zones que le traîneau devait contourner, Bill réapparut.

– Ils se sont éparpillés et couvrent beaucoup de terrain, dit-il. Y nous filent le train et en même temps cherchent du gibier. Nous, tu comprends, y sont sûrs de nous avoir, mais y savent qu'y va falloir attendre. Alors entre-temps, y sont prêts à ramasser tout ce qu'y se présentera de comestible.

– Tu veux dire qu'y croient être sûrs de nous avoir, objecta Henry en détachant chaque mot.

Mais Bill ignore cette remarque.

– J'en ai vu quelques-uns. J'aime mieux te dire qu'y sont maigres. À croire qu'y zont rien eu à s'mettre sous la dent depuis des semaines, en dehors de Gros Lard, Grenouille et Bolide, et y sont si nombreux qu'ça leur faisait à peine un casse-croûte. Y sont vraiment très maigres. On leur voit les côtes qu'on dirait des planches à laver, et y zont le bide collé à la colonne vertébrale. Y sont au bout du rouleau, ça je peux te le dire. Y tarderont plus à s'enrager, et là faudra être sur nos gardes.

Quelques minutes plus tard, Henry, qui fermait à présent la marche, siffla doucement pour alerter son compagnon. Bill tourna la tête, lança un coup d'œil puis, sans un mot, arrêta les chiens. En arrière, débouchant du dernier tournant et clairement visible sur la piste qu'ils avaient tracée, trottait une créature fourrée aux allures furtives. Elle gardait le museau collé à la piste et courait en souplesse, sans effort, d'une manière très caractéristique. Quand ils s'arrêtèrent, elle s'arrêta, redressa la tête et les considéra posément, les narines frémissantes, se laissant pénétrer de leur odeur pour l'étudier.

– C'est la louve, chuchota Bill.

Les chiens s'étaient couchés dans la neige et il passa devant eux pour rejoindre son compagnon près du traîneau. Une fois réunis, ils observèrent l'étrange bête qui les poursuivait depuis des jours et avait déjà à son actif la destruction de la moitié des chiens de leur attelage. Après les avoir intensément scrutés, la bête trotta vers eux de quelques pas. Elle répéta plusieurs fois cette manœuvre jusqu'à n'être plus éloignée d'eux que d'une petite centaine de mètres. Elle s'immobilisa, la tête haute, près d'un bouquet de sapins, et examina de la vue et de l'odorat l'équipage des hommes qui l'observaient. Elle les regardait avec l'espèce de mélancolie vaguement songeuse qui est celle des chiens, mais dans laquelle n'entrait rien de l'affection caractéristique de ces derniers. C'était une mélancolie née de la faim, aussi cruelle que les crocs de la bête, aussi impitoyable que le gel lui-même.

Elle était grande pour une louve, sa carcasse amaigrie évoquant les contours d'un animal comptant parmi les plus grands de son espèce.

– Elle doit bien faire quatre-vingts centimètres au garrot, fut le commentaire de Henry. Et je parierais qu'elle mesure plus d'un mètre cinquante de long.

– Mais son pelage est d'une drôle de couleur pour une louve, nota Bill d'un ton critique. J'en avais jamais vu de rousse jusqu'ici. Je dirais presque qu'elle est cannelle.

Non, la couleur de l'animal n'était assurément pas celle de la cannelle. Son pelage était véritablement celui du loup. La couleur dominante en était le gris, et pourtant il s'y attachait une vague nuance rougeâtre – nuance déconcertante, qui apparaissait et disparaissait, qui tenait plutôt de l'illusion visuelle, tantôt grise, nettement grise, et tantôt suggérant comme des reflets vaguement rougeoyants d'une couleur inclassifiable dans les termes de l'expérience ordinaire.

– Elle a vraiment l'air d'un grand husky, dit Bill. Je m'attendrais à la voir remuer la queue.

– Bonjour, espèce de husky ! lança-t-il. Arrive un peu par ici, quel que soye ton nom.

– T’y fais pas peur du tout, s’écria Henry avec un rire.

Bill secoua la main d’un geste menaçant dans la direction de la bête en poussant un grand cri, mais elle ne laissa pas transparaître la moindre frayeur. Le seul changement que les deux hommes purent remarquer fut une manière d’éveil de son attention. Elle continua à les contempler avec l’impitoyable mélancolie de la faim. Ils n’étaient que de la viande sur pieds et elle était affamée ; elle aurait voulu se jeter sur eux pour les manger si elle l’avait osé.

– Écoute voir, Henry, dit Bill, baissant inconsciemment la voix jusqu’à un chuchotement à cause de ce qu’il méditait de faire. On a trois cartouches. Mais là, c’est la cible idéale. Je peux pas la manquer. Elle nous a déjà piqué trois cabots et faut que ça cesse. Qu’est-ce que t’en dis ?

Henry approuva de la tête. Le plus discrètement possible, Bill saisit le fusil et le fit glisser sous les courroies qui l’attachaient au traîneau. L’arme était déjà à mi-chemin de son épaule, mais il ne mit jamais en joue. Car à cet instant même la louve s’écarta de la piste d’un grand bond de côté et disparut parmi les sapins.

Les deux hommes échangèrent un regard. Henry poussa un long sifflement appréciateur.

– J’aurais dû m’en douter, se reprocha Bill en remettant le fusil en place. Bien sûr, une louve qu’en sait assez pour venir se mêler aux chiens quand on les nourrit a forcément appris à reconnaître les armes à feu. J’veis te dire, moi, Henry, c’tu bête-là est la cause de tous nos ennuis. Sans elle on aurait encore six chiens et pas trois à l’heure qu’il est. Alors c’est décidé, Henry, je vais m’occuper d’elle. Elle est trop rusée pour se faire avoir à découvert. Mais j’irai m’embusquer. J’l’aurai en embuscade aussi vrai que je m’appelle Bill.

– Tâche voir tout de même à pas trop t’éloigner pour le

faire, l'avertit son compagnon. Si c'te meute s'avise de t'attaquer, tes trois cartouches te seront pas plus utiles que trois gouttes d'eau dans les flammes de l'enfer. Ces bestiaux-là sont sacrément affamés, et une fois qu'y s'y seront mis y t'auront à coup sûr.

Ils dressèrent le camp plus tôt qu'à l'ordinaire ce soir-là. À trois, les chiens ne pouvaient tirer le traîneau aussi vite ni aussi longtemps qu'à six et ils donnaient des signes évidents d'épuisement. Les hommes ne tardèrent pas à se coucher après que Bill eut veillé à attacher les chiens hors de portée des mâchoires les uns des autres.

Mais les loups s'enhardissaient sans cesse et les deux hommes furent plus d'une fois tirés de leur sommeil, les loups s'étant approchés si près que les chiens étaient pris d'un accès de terreur frénétique et qu'il fallait remettre de temps en temps du bois sur le feu afin de tenir en respect ces maraudeurs de plus en plus aventureux.

– J'ai entendu des matafs raconter comment que les requins suivaient leur rafiote, dit Bill en se glissant sous les couvertures après avoir ainsi regarni le feu. Eh ben, ces loups, c'est des requins de terre. Y sont plus à leur affaire que nous et si y nous traquent comme ça c'est sûr que c'est pas pour rien. Y vont nous avoir. Y a pas de doute, Henry, y vont nous avoir.

– À t'écouter causer comme ça, y t'ont déjà à moitié, répliqua sèchement Henry. Pour s'avouer battu, faut l'être déjà à moitié. T'es déjà à moitié bouffé à en juger par la façon qu't'as d'radoter là-dessus.

– Y z'en ont déjà battu des plus forts que toi et moi, répondit Bill.

– Ah, arrête un peu tes jérémiades. Tu me fatigues.

Henry se tourna rageusement sur le flanc, mais fut surpris de constater que Bill ne se livrait pas au même genre de démonstration de mauvaise humeur. Voilà qui ne lui était pas

habituel. Il se montrait d'ordinaire très susceptible quand on lui parlait sur un certain ton. Henry y réfléchit longuement avant de s'endormir et, quand ses paupières papillonnèrent parce qu'il commençait à somnoler, une seule pensée occupait son esprit : «Y a pas d'erreur, Bill a pas le moral. Faudra que je trouve moyen de le sortir de son cafard, demain.»

III

Le hurlement de la faim

La journée commença bien. Ils n'avaient pas perdu de chien pendant la nuit et ils se lancèrent sur la piste et dans le silence, l'obscurité et le froid, l'esprit relativement léger. Bill semblait avoir oublié ses mauvais pressentiments de la veille et se montra même facétieux avec les chiens quand, à midi, ils renversèrent le traîneau sur une portion cahoteuse de la piste.

C'était un fouillis apparemment inextricable. Le traîneau retourné était coincé entre une souche et un énorme rocher et il leur fallut dételer les chiens pour venir à bout de l'enchevêtrement. Les deux hommes, courbés sur le traîneau, s'efforçaient de le remettre dans le bon sens, quand Henry s'aperçut que N'a-qu'une-oreille s'écartait furtivement.

– Ici, toi, N'a-qu'une-oreille ! s'écria-t-il en se redressant, tourné vers le chien.

Mais N'a-qu'une-oreille se mit à courir, laissant sur la neige une traînée d'empreintes derrière lui. Là-bas, à découvert dans la neige où le passage de leur traîneau avait imprimé sa trace, la louve l'attendait. À mesure qu'il s'en approchait, il devenait soudain plus précautionneux. Il ralentit, sur ses gardes, adoptant une démarche empruntée, puis il s'arrêta. Il la considérait prudemment, plein de doute mais non sans désir. On aurait pu croire qu'elle lui souriait, montrant les crocs d'une manière plus engageante que menaçante. Elle fit

quelques pas dans sa direction, joueuse, puis s'immobilisa. N'a-qu'une-oreille l'approcha, encore prudemment et sur ses gardes, queue et oreilles dressées, la tête haute.

Il essaya de lui renifler le museau, mais elle battit en retraite, joueuse et coquette. Chacune des avancées du chien entraînait un recul symétrique de la louve. Pas à pas, elle était en train de l'attirer loin de la sécurité de ses maîtres humains. À un moment donné, comme si une manière d'avertissement avait vaguement traversé son intelligence, il tourna la tête pour regarder en arrière le traîneau retourné, ses congénères de l'attelage et les deux hommes qui continuaient à l'appeler.

Mais l'idée, quelle qu'elle soit, qui prenait forme dans son esprit se dissipa quand la louve, qui marchait à sa rencontre, frotta l'espace d'un instant son museau contre le sien, puis reprit son mouvement de recul plein de coquetterie devant les avances renouvelées du chien.

Entre-temps, Bill avait songé à la carabine. Mais elle était coincée sous le traîneau retourné et le temps de le redresser avec l'aide de Henry, N'a-qu'une-oreille et la louve étaient trop près l'un de l'autre et la distance trop grande pour qu'il se risque à tirer.

Trop tard, N'a-qu'une-oreille comprit son erreur. Avant d'en voir la cause, les deux hommes le virent rebrousser chemin pour se mettre à courir dans leur direction. Puis, s'approchant à angle droit de la piste et lui coupant sa retraite, ils virent une douzaine de loups, gris et efflanqués, bondissant sur la neige. Au même instant, la coquetterie joueuse de la louve disparut. Avec un grondement, elle sauta sur N'a-qu'une-oreille. Il la repoussa de l'épaule et, voyant toute retraite impossible et cherchant toujours à rejoindre le traîneau, il changea de direction pour tenter de l'atteindre en le contournant. D'autres loups apparaissaient d'instant en instant pour se joindre à la poursuite. La louve n'était

qu'à une longueur de N'a-qu'une-oreille et galopait aussi vite que lui.

– Où que tu vas ? demanda soudain Henry, posant la main sur le bras de son compagnon.

Bill s'en débarrassa d'une secousse.

– Je vais pas laisser faire ça, dit-il. Y zauront plus un seul de nos chiens si je peux les en empêcher.

L'arme en main, il s'élança dans les buissons qui bordaient la piste. Son intention était assez claire. Prenant le traîneau comme centre du cercle que N'a-qu'une-oreille décrivait dans sa course, Bill comptait se poster en un point de ce cercle à l'avant de la poursuite. Avec sa carabine, en plein jour, il lui serait peut-être possible d'effrayer les loups et de sauver le chien.

– Hey, Bill ! s'exclama Henry dans son dos. Attention ! Prends pas de risques !

Henry s'assit sur le traîneau et considéra la scène. Il ne pouvait rien faire d'autre. Bill avait déjà disparu, mais de temps à autre, apparaissant et disparaissant parmi les buissons et les maigres bouquets de sapins, on entrevoyait N'a-qu'une-oreille. Henry jugea son affaire désespérée. Le chien était parfaitement conscient du danger, mais il galopait à l'extérieur du cercle, tandis que la meute galopait à l'intérieur sur un trajet plus court. Il était vain de croire que N'a-qu'une-oreille serait capable de distancer ses poursuivants de manière à couper leur cercle en les prenant de vitesse pour regagner le traîneau.

Les différentes lignes convergeaient et ne tarderaient pas à se rencontrer. Quelque part dans la neige, caché à sa vue par les arbres et les broussailles, Henry savait que la meute, N'a-qu'une-oreille et Bill allaient se rejoindre. Trop vite, bien plus vite en tout cas qu'il ne s'y était attendu, la chose se produisit. Il entendit une détonation, puis deux qui se suivirent rapidement, et il sut que les munitions de Bill étaient épuisées. Puis il entendit une grande clameur de grondements

et de jappements. Il reconnut le hurlement de douleur et de terreur de N'a-qu'une-oreille, puis il entendit celui caractéristique d'un loup blessé. Ce fut tout. Les grondements cessèrent. Les jappements se turent peu à peu. Le silence reprit possession de la solitude.

Il demeura longtemps assis sur le traîneau. Il n'avait nul besoin d'aller voir ce qui était arrivé. Il le savait comme si la scène s'était déroulée sous ses yeux. À un moment donné, il sursauta et se leva pour se hâter d'aller prendre la hache sous les courroies de fixation. Mais il demeura encore quelque temps assis à ruminer, les deux chiens restants tapis tout tremblants à ses pieds.

Il se leva enfin avec lassitude, comme si toute résilience avait déserté son corps, et entreprit d'atteler les chiens au traîneau. Il se passa une corde à l'épaule et tira avec eux. Il n'alla pas loin. Au premier signe d'obscurité, il dressa le camp à la hâte et veilla à se procurer une ample provision de bois pour le feu. Il nourrit les chiens, prépara et mangea son propre repas et installa sa couche près du feu. Mais il n'allait pas pouvoir en profiter longtemps. Il n'avait pas encore fermé les yeux que les loups s'approchèrent trop près pour sa sécurité. Il ne fallait plus déployer le moindre effort pour les voir. Ils étaient tout autour de lui et du feu, en un cercle étroit, et il les voyait distinctement à la lueur des flammes, couchés, assis, rampant sur le ventre, allant et venant furtivement. Il y en avait même qui dormaient. Çà et là, il en apercevait roulés en boule dans la neige comme des chiens, jouissant du sommeil qui lui était à présent refusé. Il entretenait un feu ronflant aux flammes éclatantes, sachant que cela seul s'interposait entre la chair de son corps et les crocs affamés. Ses deux chiens demeuraient près de lui, un de chaque côté, se pressant contre lui pour être protégés, pleurant et gémissant, avec par moments un glapissement désespéré quand un loup s'approchait encore un peu plus près. À ces

moments-là, quand ses chiens glapissaient ainsi, le cercle entier se mettait à s'agiter, les loups se levant pour s'avancer d'un pas hésitant, dans un concert de grondements et de jappements avides qui montaient tout autour de lui. Puis le cercle retrouvait son calme, et çà et là un loup reprenait son somme interrompu.

Mais ce cercle avait tendance à se resserrer continuellement autour de lui. Petit à petit, centimètre par centimètre, avec ici un loup s'avançant en rampant, et là un autre loup s'avançant en rampant, le cercle devenait plus étroit jusqu'à ce que les fauves ne soient plus qu'à un bond de lui. Il saisissait alors des brandons dans le feu pour les lancer sur la meute. S'en suivait toujours une rapide reculade, accompagnée de furieux jappements et de glapissements de frayeur lorsqu'un brandon bien ajusté frappait un animal trop audacieux, lui infligeant une brûlure.

Au matin, l'homme était hagard et épuisé, les yeux écarquillés par manque de sommeil. Il prépara son déjeuner dans l'obscurité et, à neuf heures, quand, à l'arrivée de la lumière du jour, la meute des loups se retira, il entreprit la tâche qu'il s'était fixée, celle conçue pendant les longues heures de la nuit. Il abattit de jeunes sapins pour en faire les barreaux transversaux d'une espèce d'échafaudage en les attachant le plus haut possible aux troncs de plusieurs arbres. En se servant des courroies et des traits du traîneau comme cordes de levage sur lesquels il tira avec l'aide des chiens, il hissa le cercueil au sommet de l'échafaudage.

– Ils ont eu Bill et pt-êt' bien qu'y m'auront aussi, mais ce qui est sûr, c'est que vous, jeune homme, y vous auront jamais, dit-il à l'adresse du mort dans son sépulcre perché.

Puis il prit la piste, le traîneau allégé bondissant derrière les chiens qui tiraient de bon cœur, car eux aussi savaient qu'ils ne seraient en sécurité qu'une fois rentrés à Fort McGurry. Les loups les poursuivaient ouvertement à présent, trottant

tranquillement derrière eux, et même de part et d'autre du traîneau, leur langue rouge pendant hors de leur gueule, leurs flancs maigres laissant voir leurs côtes qui ondulaient à chacun de leur mouvement. Leur maigreur était extrême, ils n'avaient littéralement plus que la peau sur les os, pendant comme un sac sur leur carcasse, leurs muscles réduits à l'état de cordes – une maigreur telle que Henry avait encore la force de s'émerveiller qu'ils tiennent sur leurs pattes au lieu de s'effondrer piquant du museau dans la neige.

Il n'osa pas attendre l'arrivée de l'obscurité pour faire halte. À midi, non content de réchauffer une mince bande de ciel vers le sud, le soleil hissa même son rebord supérieur, pâle et doré, au-dessus de l'horizon. Henry y perçut un signe. Les jours s'allongeaient. Le soleil allait revenir. Mais à peine le réconfort de sa lumière avait-il disparu qu'il dressa le camp. Il restait encore plusieurs heures d'un jour grisâtre et d'un sombre crépuscule, pendant lesquelles il tailla une énorme provision de bois pour le feu.

Avec la nuit vint l'horreur. Non seulement les loups affamés s'enhardissaient encore, mais le manque de sommeil se faisait terriblement sentir chez Henry. Il s'assoupissait malgré lui, accroupi près du feu, les couvertures autour des épaules, la hache entre les genoux, encadré de ses deux chiens qui se pressaient contre lui. Éveillé en sursaut, il vit devant lui, à trois ou quatre mètres, un grand loup gris, un des plus imposants de la meute. Sous ses yeux, le fauve n'hésita pas à s'étirer paresseusement comme ferait un chien somnolent, lui bâillant sous le nez en l'enveloppant d'un regard possessif, comme s'il n'était en vérité qu'un repas en sursis destiné à être consommé bientôt.

La même certitude était manifeste chez tous les membres de la meute. Il en compta une bonne vingtaine, qui le fixaient d'un regard affamé ou dormaient tranquillement dans la neige. Ils lui faisaient penser à une bande d'enfants rassemblés autour